

## ANALYSE

### Une “perestroïka à l’envers” : comment Vladimir Poutine a démantelé l’État démocratique russe

Source : Frankfurter Allgemeine Zeitung (Francfort)

Diffusé par Courrier International

Rédigé par Viktor Erofeev

Né en 1947, Viktor Erofeev est un écrivain très médiatisé en Russie. Après avoir passé une partie de son enfance à Paris, ce fils de diplomate soviétique a vécu jusqu’en 2022 à Moscou, où il a notamment animé des émissions culturelles sur la chaîne Kouloura. L’auteur de la célèbre Belle de Moscou (1990) a aussi beaucoup écrit dans la presse russe, allant jusqu’à publier en 2002 une lettre ouverte pour dénoncer la guerre du pouvoir contre la littérature. Il vit en Allemagne depuis le début du conflit en Ukraine.

Contrairement à ce que pourraient penser les Occidentaux, le maître du Kremlin est loin d’être un fou furieux va-t-en-guerre, estime Viktor Erofeev dans les pages de la “Frankfurter Allgemeine Zeitung”. Pour l’écrivain russe en exil, il suit au contraire un plan méthodique et réfléchi, visant à démanteler les réformes de l’après-guerre froide de Gorbatchev.

Le jeune Tchekhov a écrit un conte humoristique sur un Français qui voit, dans un café de Moscou, des marchands engloutir des montagnes de blinis au caviar. Il se dit : de deux choses l’une, ou ils sont fous ou ils cherchent à mourir des suites d’une occlusion intestinale – mais non, ils étaient tout bonnement habitués à se sustenter de la sorte.

Ainsi en va-t-il aussi de l’analyse occidentale de la Russie de Poutine. Aux yeux de l’Occident, Poutine est en train d’anéantir de facto l’État russe. Et plus encore depuis l’invasion de l’Ukraine. Il détruit tous les fondements sur lesquels s’appuie un État civilisé moderne pour exister. Il enfreint toutes les lois, de la guerre comme de la paix, fait sortir son gouvernement de l’état de droit.

Par méconnaissance de la tradition historique russe, l’Occident en arrive à la conclusion offusquée que l’homme est un fou, un va-t-en-guerre, alors qu’il ne fait qu’assouvir son appétit – comme les marchands du récit de Tchekhov. Sauf qu’en l’occurrence il assouvit son appétit de pouvoir autocratique. Croyez-le ou non, Poutine s’est mis en devoir de mener à bien sa propre perestroïka en Russie, usant pour ce faire de la manière forte, avec une rationalité et une détermination qu’on pourrait presque qualifier d’allemandes.

#### **La victoire à tout prix**

Pour comprendre le contexte et les objectifs de cette politique, il faut d’abord se rendre à une terrible évidence : dans son désir de ramener la Russie à ses racines et d’en refaire une superpuissance antioccidentale, Poutine est prêt à tout. Il vise une victoire par tous les moyens, et la seule chose à laquelle il ne soit pas résolu, c’est la défaite. Mais que devient l’État russe en ces temps de guerre ?

Nous connaissons tous la perestroïka du dernier dirigeant de l’URSS, Mikhaïl Gorbatchev – la tentative désespérée d’engager des réformes démocratiques au sein de l’Union soviétique, qui a bercé les espoirs de l’intelligentsia russe et de l’ensemble du monde occidental. Ces espoirs ont joué un mauvais tour à leurs protagonistes. Ils pensaient que l’on ne pouvait pas faire remonter le passé à la surface, que le déclin de l’Union soviétique était de bon augure pour tous, et que tous étaient en route vers des lendemains qui chantent, qu’il suffisait pour cela d’engager des réformes.

Malgré toute cette naïveté et toutes les pesanteurs de la perestroïka, la Russie s’est réellement retroussé les manches, et les traces de ce chamboulement sont encore visibles aujourd’hui, sous la

forme de l'économie de marché et du renoncement aux utopies communistes. Seulement voilà, ce ne sont que des traces.

### **Chaque bureaucrate est un petit autocrate**

Alors que Gorbatchev caressait l'ambition de créer un État européen doté des règles de droit qui l'accompagnent, affaiblissant bon gré mal gré les structures du pouvoir soviétique et préparant le démantèlement de l'État soviétique, nous assistons en ce moment au phénomène inverse. Depuis son accession aux responsabilités, Poutine s'emploie à rétablir un pouvoir autocratique, aussi proche de la Russie tsariste que du stalinisme.

L'autocratie, ce n'est pas simplement le monarque suprême sur son trône réel ou imaginaire. C'est toute la pyramide du pouvoir, échafaudée sur le principe de l'autocratie et de la servilité. Dans un régime bureaucratique, chaque bureaucrate est à la fois un petit autocrate et un serviteur du tsar. Le pouvoir autocratique étouffe toute initiative politique émanant du peuple. C'est pour cette raison précise que la perestroïka de Poutine est une perestroïka à l'envers, en miroir de celle de Gorbatchev, qu'il impose avec un grand succès.

Pour qui veut revenir aux racines de l'autocratie, le rejet de la civilisation occidentale est un passage obligé. Certes, l'Occident a aussi été traversé çà et là de dictatures militaires ou semi-militaires – en Italie et en Allemagne, en Espagne et au Portugal. Mais la différence entre toutes ces affreuses dictatures et l'autocratie russe tient au fait qu'en Europe la dictature prive le peuple de la liberté de choix, tandis qu'en Russie le peuple n'a aucune idée de ce qu'est la liberté. C'est ce qui explique que la manipulation politique, par voie de propagande, obtienne des succès si vastes et durables en Russie.

### **Poutine est tout sauf un libéral**

Beaucoup se demandent si le jeune Poutine, dans les premières années de son règne, n'a pas voulu s'engager dans la voie de l'Europe. Sans doute était-il plongé dans des abîmes d'incertitude. On l'imaginait déboussolé – on voyait en lui un libéral en puissance, lui, le protégé d'Anatoli Sobtchak, le maire de Saint-Pétersbourg proche de Gorbatchev. Mais sa nature était d'être tout sauf un libéral, et il ne pouvait pas trahir longtemps son passé d'agent du KGB.

Après un rapide tour d'horizon autour de lui, il s'est mis à démanteler le modèle d'État démocratique en place. Il n'avait aucunement l'intention de suivre les directives de son prédécesseur, Boris Eltsine, et de remiser aux oubliettes l'idée de la grande Russie, ou de hisser son pays au niveau de vie – modeste – du Portugal. Et du reste, il n'avait aucune chance d'y parvenir. Privé de la motivation démocratique de devenir une nation de citoyens libres, le peuple témoignait d'une totale ignorance politique et ne confiait que trop volontiers les pleins pouvoirs à Poutine. Le peuple ne représentait pas la moindre menace pour lui, et c'est toujours le cas aujourd'hui.

Dès ses premières années aux responsabilités, Poutine a balayé la question des valeurs universelles si chère à Gorbatchev. Pour Poutine, les valeurs se divisent en deux catégories : il y a "les nôtres" et "celles qui ne sont pas les nôtres", et la civilisation russe a pour mandat de s'adapter aux valeurs russes traditionnelles – ce qui est à l'évidence une feinte, puisque celles-ci, pour le Kremlin, se réduisent à la loyauté à l'autocratie en place. Après les grands médias généralistes, Poutine s'est aussi occupé des oligarques, catégorisés entre "les personnalités fidèles" et "celles qui ne le sont pas", embastillant les uns, courtisant les autres, et s'assurant un monopole sur le règlement des grandes questions économiques et financières.

### **Sa conviction : "Nous valons mieux que tous les autres"**

L'économie de marché russe, elle, s'est maintenue cahin-caha selon les standards occidentaux. Même les médias généralistes, privés de leur indépendance politique, proposent généralement des programmes de divertissement et d'information quotidiens sur le modèle des médias occidentaux, malgré la guerre. Nul ne pourra jamais pousser la Russie vers la Chine ou vers l'Asie. Elle a les yeux rivés – surtout dans les grandes villes– sur ce qui se passe dans le monde du “milliard doré”, selon la formule dont usent les propagandistes de Poutine pour désigner l'univers occidental [composé de 1 milliard de personnes cherchant prétendument à s'approprier les richesses mondiales].

En plus de vingt ans, Poutine n'est pas parvenu à ficeler une idéologie un tant soit peu convaincante tournée vers l'avenir du pays. Le patriotisme ne mène pas loin, l'orthodoxie servile en vigueur non plus. Reste une conviction, celle que “nous valons mieux que tous les autres”. La guerre contre l'Ukraine est une forme de caprice de tsar de la part de Poutine, qui a compris que la mobilisation souderait plus sûrement le pays qu'une modernisation à l'occidentale.

Les ornements du pouvoir, comme le Parlement pseudo-multipartite et la justice prétendument indépendante demeurent, mais leur fonction première est apparue clairement avant même le début du conflit : pérenniser le pouvoir de Poutine, assimilé à la Russie dans les rangs de la Douma.

L'opposition, qui l'a toujours indisposé, lui et les oligarques, a été définitivement réduite au silence au début de la guerre. Les plus vieux et légendaires foyers critiques du pouvoir, comme [l'ONG pour la réhabilitation des victimes des répressions staliniennes] Memorial ou le Centre Sakharov, ont cessé d'exister. Or un État moderne normal a besoin d'une opposition. Faute de quoi le mécontentement couve au sein de l'élite politique et dégénère en lutte larvée pour le pouvoir, menant à terme à la désagrégation de l'État.

### **Le peuple témoigne d'une patience à toute épreuve**

Les analystes occidentaux ont bien entendu été choqués par la libération – défiant toute conception du droit – de détenus emprisonnés par la justice, pour aller combattre en Ukraine. Mais cette mesure a sa logique propre dans un régime autocratique : “Je fais ce que je veux”, selon la formule russe en usage. La guerre a transformé de nombreux problèmes humains en secrets d'État, y compris les enterrements, qui ressemblent de plus en plus souvent à de simples processus d'élimination. Les employés des pompes funèbres déplorent que cette tendance débutée avec la pandémie ait été renforcée par le secret de la guerre.

La destruction des vestiges de l'État civilisé dont rêvait Gorbatchev place non seulement la Russie mais aussi le monde entier face à son avenir. La Russie deviendra-t-elle une “terre brûlée” idéologique après la guerre ? De quels principes s'inspirera-t-on pour remédier à l'œuvre de destruction qui a cours depuis déjà plus de vingt ans ? Pour l'instant, la question de l'avenir du pays est en suspens. Face à toutes les sanctions internationales, le peuple témoigne d'une patience à toute épreuve. Comme la mobilisation partielle [dans le cadre de la guerre en Ukraine] l'a montré récemment, il craint davantage les pouvoirs publics que la mort. Éparpillée dans les prisons et à l'étranger, l'opposition démocratique ne trouvera ni la force ni les moyens de reprendre le pouvoir, par quelque procédé que ce soit.

Du côté occidental, tous les efforts de reconstruction seront dirigés vers l'Ukraine, et naturellement ils ne se tourneront pas vers la Russie. Selon toute vraisemblance, cette guerre va devenir un “conflit gelé”, aucun des deux camps ne remportant la victoire. Dans la perestroïka de Poutine, l'État se subordonne au monarque, dont il ne se sépare qu'après sa défaite, laquelle est improbable.

La Russie va-t-elle s'effondrer ou se doter d'une forme d'État civilisé acceptable aux yeux du monde ? Les vingt à trente années qui suivront la guerre s'annoncent difficiles à tout point de vue. Mais, tôt ou tard, la perestroïka de Poutine qui, dans toute sa cruauté, ne recule devant rien, prendra fin.

Selon les lois tacites de l'histoire russe s'amorcera alors le dégel – toute la question étant alors de savoir s'il sera provisoire, comme c'est d'ordinaire le cas, ou définitif, ce qui serait inédit.